

LE LIVRE DE LEWIS LAPHAM

Un Américain contre l'Amérique

Comme les disciples d'Oussama Ben Laden prétendant obéir aux commandements d'Allah dans leur guerre contre l'Occident, les dirigeants américains sont convaincus que l'Amérique, incarnation du bien, doit sa richesse, sa puissance et son statut impérial à la faveur divine. Obnubilés par le « djihad » islamique, nous refusons de voir le « djihad » que mène l'Amérique. Sa croisade précède pourtant la « guerre sainte » de l'islam. Mais Dieu est-il américain ? Voilà la thèse sulfureuse que Lewis Lapham développe dans son dernier essai (1). Directeur de la rédaction du « Harper's », magazine new-yorkais branché, cet esprit décapant ose ce que n'oserait pas le plus virulent des anti-américains : questionner une politique étrangère fondée sur le postulat que l'Amérique, « enfant de la Révélation et non de l'Histoire », est exonérée des lois réservées aux malchanceux qui n'ont pas reçu en partage le gène de la vertu.

Cette base éthique sur laquelle les Etats-Unis prétendent aujourd'hui défendre leur liberté et leur prospérité, pourfendre le mal identifié à des Etats-voyous qu'ils se réservent de désigner, choque notre tradition laïque. Pour Lapham, elle est le produit naturel d'un pays où le président se prétend un instrument du Seigneur. Et persuadé que la providence a chargé l'Amérique de remédier aux errements politiques, moraux, spirituels et économiques des nations moins fortunées de la planète.

Que s'est-il passé ? Comment la République des pères fondateurs marquée par une méfiance instinctive de l'Etat et par leur volonté de s'isoler des pays qu'ils avaient fuis a-t-elle pu s'arroger le droit de prendre la tête de la guerre pour ses intérêts propres camouflée en croisade « pour les démocraties » ? Lapham explique cette dérive par le comportement d'héritier de l'Amérique que lui a valu son statut de vainqueur par K.-O. du second conflit mondial. L'autre explication, c'est le traumatisme vietnamien.

Le djihad américain contre le terrorisme est-il condamné comme le djihad islamique contre le capitalisme à un combat sans fin, « sans victoire ni défaite » ? Lapham le redoute. Les prochaines péripéties de l'aventure irakienne pourraient bien valider son pamphlet grinçant. ■ J.-G. F. (1) « Le Djihad américain », 204 p., Saint-Simon Editeur.

qu'elle fut, toutes proportions gardées, en raison du très faible moral des troupes irakiennes. Je vous rappelle qu'une division de la garde républicaine a refusé de combattre et a retraversé l'Euphrate.

On disait pourtant alors – notamment des militaires – que l'armée irakienne était la meilleure du monde...

Roquejeoffre. – Trois critères, additionnés et considérés isolément doivent être pris en compte pour évaluer la valeur d'une armée : les effectifs, l'équipement et le moral. Par ses effectifs et son équipement, l'armée irakienne est la 4^e armée du monde. Elle s'est retrouvée à la tête de classement pour le moral. Beaucoup de prisonniers que nous avons interrogés ont fait la guerre Iran-Irak : ils en avaient assez. Ils venaient d'être abandonnés par leurs supérieurs, de subir cinq ou six semaines de raids aériens alliés. Ils étaient enterrés, ils ne pouvaient ni sortir vers l'avant, c'est-à-dire d'aller vers le sud, car ils avaient miré le terrain, ni reculer, c'est-à-dire aller vers le nord, car la politique tirait sur ceux qui donnaient leurs positions.

La question qu'on peut se poser maintenant, c'est : pourquoi n'avons-nous pas su tout cela avant ? Mais c'est une autre histoire... Je pense qu'aujourd'hui, si les Américains et leurs alliés franchissaient l'Euphrate et allaient jusqu'à Bagdad et élimineraient Saddam, ils se heurteraient à la résistance républicaine composée de vétérans du dictateur, originaires de la région de Takrit, et pleins de reconnaissance pour celui qui les fait vivre.

– Pensez-vous qu'aujourd'hui la garde républicaine soit aussi bien équipée qu'il y a onze ans.

Roquejeoffre. – Il n'y a aucune raison pour qu'elle soit désarmée ou qu'elle n'ait pas été détruite. Je ne voudrais me tromper, mais je pense qu'elle opposerait à Bagdad une résistance beaucoup plus forte que celle qu'elle nous a opposée pendant la guerre du Golfe. Nous nous sommes surtout heurtés à l'armée régulière, c'est-à-dire

des vieux conscrits, la plupart du temps recrutés dans le Koweït comme la leur.

– Vous n'avez pas évoqué les conditions climatiques, notamment la chaleur et l'humidité...

Roquejeoffre. – Ce sont des considérations qui peuvent jouer, mais les Américains ont des soldats qui s'entraînent en permanence dans le Koweït. Je les ai vus l'an dernier lors du 10^e anniversaire de la guerre du Golfe, au cours d'exercices de guerre dans le désert. S'ils ont tenu le feu vert dans un mois, je ne crois pas qu'ils attendraient janvier pour attaquer...

– De toutes les options que vous avez décrites, laquelle serait la plus facile à mettre en œuvre ?

Roquejeoffre. – L'attaque aérienne est de loin la plus rapide à monter. D'autant que la majeure partie des appareils de combat sont en place et que les Américains et les Britanniques sortent tous les jours. La plus longue à mettre en œuvre, c'est l'attaque terrestre car

c'est celle qui mobilise les plus gros effectifs et qui implique la mise en place, sur des milliers de kilomètres, d'une énorme logistique.

N. O. – Alors que près de 700 000 hommes étaient mobilisés pour la guerre du Golfe, vous estimez que 250 000 hommes suffiraient aujourd'hui pour détruire les armes de destruction massive et renverser le régime de Bagdad. Cela paraît peu.

M. Roquejeoffre. – N'oubliez pas que pour la guerre du Golfe nous étions déployés sur un front de près de 700 kilomètres, avec une portée de 200 kilomètres environ, de la frontière à l'Euphrate, ce qui faisait un beau rectangle à occuper... Plus les effectifs nécessaires pour libérer Koweït-City. Dans les scénarios que nous venons d'examiner, même l'attaque massive peut être considérée comme un gros raid, sur un front pas très large, mais sur une beaucoup plus grande profondeur.

N. O. – Qu'avez-vous appris sur Saddam pendant la guerre du Golfe ?

M. Roquejeoffre. – Nous avons tous constaté que cet homme avait des réactions totalement

imprévisibles, insaisissables, dont il vient d'ailleurs de nous donner une nouvelle preuve. Pourquoi, par exemple, n'a-t-il jamais utilisé contre nous d'armes chimiques, alors que nous nous y attendions au point de nous protéger jusqu'au dernier moment. A-t-il pensé qu'à des armes chimiques nous répondrions certainement par des armes chimiques, voire nucléaires ? A-t-il été incapable de donner l'ordre en raison de la disparition des chaînes de commandement ? Pourquoi, lorsqu'il a envahi le Koweït, n'est-il pas allé prendre les puits de pétrole de Dahrhan qui étaient à sa portée ? Il passe par des alternances de réalisme et de paranoïa complète. Nous savons par exemple qu'il vit dans la peur, qu'il redoute à chaque instant d'être tué, et que l'éliminer ne serait pas une mince affaire. Au fond, personne, même parmi les chefs d'Etat de la région, ne comprend pourquoi cet homme qui se trouvait à la tête d'un Etat riche, en plein développement, et qui avait la chance d'avoir du pétrole et de l'eau, s'est mis à vouloir conquérir ses voisins.

N. O. – Quel rôle pourraient tenir les forces françaises dans ces différents scénarios ?

M. Roquejeoffre. – Elles pourraient trouver leur place dans n'importe lequel de ces scénarios, qu'il s'agisse des raids d'hélicoptères, des opérations de forces spéciales, des frappes aériennes. Le tout est qu'on veuille le faire et que les moyens soient disponibles. Mais y aura-t-il une guerre ? L'acceptation par Saddam du retour sans condition des inspecteurs de l'ONU nous en éloigne. Le président de la République avait proposé un plan en deux étapes laissant à Saddam la possibilité de faire un geste qui ouvrirait la voie à une solution diplomatique. Saddam vient de faire le geste, laissant la diplomatie suivre son cours, semble-t-il...

Propos recueillis par RENÉ BACKMANN



Ancien chef des forces françaises en Arabie Saoudite pendant la guerre du Golfe, le général Michel Roquejeoffre, 69 ans, a commandé la division Daguet chargée de couvrir par l'ouest et jusqu'en Irak l'offensive alliée. Il appartient aujourd'hui au cadre de réserve. Il est actuellement membre du Haut Conseil de la Mémoire combattante.

A. Ohs - 19 2/1 - P80 1976